

saurais avoir d'excuse si tu me trompais. Jadis, involontairement, j'ai rencontré André une première fois. Ensuite, notre titre de fiancés autorisait un peu plus de familiarité. Mais toi, que pourrais-tu répondre aux malveillants ?

Rose m'embrassa encore, protestant de nouveau de son désir d'effacer le mal qu'elle venait de faire ; mais je remarquai fort bien la contrainte de sa voix, et pas une seule fois ses yeux ne se levèrent sur les miens.

Le coup était porté, ma défiance éveillée. Je résolus d'observer André et ma sœur.

D'abord, tout parut marcher à souhait. Rose se montrait moins étourdie, plus docile. Ce ne fut pas pour longtemps, elle se lassa de sa condescendance. Je me vis obligée d'interposer mon autorité ; ma sœur ne m'écouta pas davantage.

Je pris alors le parti de ne la point quitter. Les fruits de ma vigilance furent des mots, des regards piquants. André vint moins souvent à la maison et le peu d'espoir que j'avais recouvré disparut.

Je revins à l'idée de provoquer une explication avec André. L'explication eut lieu plus tôt et d'une tout autre manière que je l'avais présumé.

Nous étions à la fin de mars, l'hiver avait été élément et la terre était déjà revêtue de riantes fleurettes. Une violente indisposition m'avait, ce jour-là, retenue dans ma chambre. Rose resta près de moi une grande partie de l'après-midi. Le soir venu, elle alla présider aux soins du repas de notre père ; son absence dura plus qu'il n'était nécessaire.

La fenêtre de ma chambre ouvrait sur une petite galerie à claire-voie. Mon lit faisait face à la fenêtre, et, comme il était assez élevé, je voyais, lorsque les rideaux se trouvaient relevés, une grande partie du jardin, principalement la tonnelle de glycine sous laquelle, avant de partir, André m'avait fait ses adieux.

Je réfléchissais justement à ce que je voulais dire à André, lorsque je crus voir une ombre se diriger vers la tonnelle. Un instant après, une seconde ombre rejoignit la première. Sans hésiter, et malgré mon état de souffrance, je me levai, m'enveloppai d'une robe de chambre et d'un grand châle. Je descendis avec précaution : chancelant à chaque pas, je tenais, à deux mains, la rampe de l'escalier. Enfin j'arrivai dans le vestibule. Ni mon père, ni Suzanne ne m'entendirent sortir.

(A continuer)